



Joy Sorman, l'auteure rencontrée à Lausanne. MARIUS AFFOLTER

## Rentrée littéraire

Ambassadrice du Livre sur les quais, l'auteure française raconte l'attirance secrète liant les ours et les femmes

«Je ne suis pas Brigitte Bardot, et je mange des steaks bien saignants», tient à préciser d'entrée de jeu Joy Sorman quand on lui demande si *La peau de l'ours*, son dernier récit sélectionné hier dans la première liste du Prix Goncourt, est une manière de militer pour la cause animale. C'est que l'écrivaine du collectif de jeunes auteurs français Génération Inculte n'en est pas à sa première bestiole: en 2012 paraissait *Comme une bête*, récit de l'amour d'un boucher pour les vaches qu'il découpe. Mais la dynamique Parisienne de 40 ans, élue ambassadrice de la présente édition du Livre sur les quais à Morges, est catégorique: «La condition des animaux, ce n'est pas un combat dans ma vie. Mieux vaut défendre les sans-papiers.»

Se placer dans la tête d'une bête, un exercice «assez casse-gueule» mais «excitant», selon

l'auteure: «C'est l'occasion de m'emparer d'un sujet que je ne maîtrise pas forcément.» *La peau*

*de l'ours*, c'est le destin peu joyeux d'un être hybride, né d'une femme fécondée par un ours. La semi-bête, que les personnages appellent tout de même «l'ours», erre de cirque en zoo, de cage en fosse, d'un propriétaire à l'autre. Sur cet «ours» pèse une étrange malédiction: il ne peut se laisser aller à son attirance naturelle pour les femmes sans subir une terrible punition. Un fléau, puisqu'il existe, comme chacun sait, une complicité secrète et ancestrale entre les femmes et les ours...

«Au Moyen Age, lorsque les montreurs d'ours arrivaient au village, on tenait les femmes à l'écart, car on imaginait qu'il existait une attirance réciproque entre elles et les ours», explique Joy Sorman. Elle cite ainsi *L'ours, histoire d'un roi déchu* de Michel Pastoureau, un ouvrage traitant de la légendaire image de l'ours séducteur de jeunes filles, qui l'a inspirée. Elle nous explique au passage que l'ours, rival trop sérieux de l'homme, a été destitué de son statut de roi des

animaux au profit du lion.

Notre point de ralliement, à nous les femmes, avec le grand velu? «Tous deux ont été, au cours de l'histoire, asservis par les hommes», d'où une certaine solidarité entre les deux espèces.

«L'homme ne cherche qu'à s'identifier et se pose en adversaire de l'ours, tandis que seule la femme sait le regarder (elle insiste sur ce dernier verbe): le regard féminin est plus alternatif, plus attentif à l'étrangeté», selon Joy Sorman, qui précise tout de même «ne pas faire de militantisme féministe» dans son texte.

Pourtant, cette «alliance clandestine» n'est pas toujours souhaitée: au début de la fable, un ours enlève et «viole» une jeune fille, évanouie de peur. Comment comprendre ce passage? «J'avais envie de montrer la double peine infligée à la femme. La jeune fille est agressée par l'ours puis délivrée par les siens, qui la rejettent ensuite, la considérant coupable de sa condition.»

Ainsi l'ours-humain est marqué par cette maculée conception. Les rares – et chastes – étreintes qu'il partagera avec le beau sexe se limiteront à ses collègues les dames du cirque, soit une

lilliputienne, une géante et une très vieille femme. Son inhibition face à la gent féminine, c'est ce que l'auteure a tenu à souligner dans son roman, et plus généralement «la façon d'habiter son corps, l'identité sexuelle et les alliances dites contre nature». Côté femme, désirer un ours permet de relâcher la pression: «Il y a des moments où l'on est fatigué de sa propre humanité, où l'on souhaite un rapport immédiat au monde. N'être qu'un corps, un bloc de sensation, n'est-ce pas le fantasme de tout un chacun, après tout?»

Une question demeure pourtant: enfant, l'auteure s'est elle endormie avec un ours en peluche? «Oui, il s'appelait Jean, je suis restée scotchée à lui longtemps. Ma mère me répète que c'est pour ça que j'ai écrit ce livre, mais qui n'a pas grandi avec un teddy bear?»

**Marianne Grosjean**

**«La peau de l'ours»** Joy Sorman,  
Ed. Gallimard, 157 p.